

# Candide. Journal à cinq centimes. Paraissant le mercredi et le samedi de chaque semaine

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Candide. Journal à cinq centimes. Paraissant le mercredi et le samedi de chaque semaine. 1865/05/17.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

\*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

\*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[Cliquer ici pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

\*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

\*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter [reutilisation@bnf.fr](mailto:reutilisation@bnf.fr).

# CANDIDE

Journal à Cinq centimes

PARAISANT LE MERCREDI ET LE SAMEDI DE CHAQUE SEMAINE.

## BUREAUX:

3, place de la Sorbonne, à Paris. Ouverts de midi à 3 h., et le dimanche de midi à 4 h.  
Les Abonnements partent du 1<sup>er</sup> et du 15 de chaque mois.  
POUR LES DÉPARTEMENTS..... 10 CENTIMES LE NUMÉRO.

## ABONNEMENTS:

Paris ..... trois mois, 1 fr. 50 c. — Six mois, 3 fr. — Un an, 6 fr.  
Départements..... id. 2 " — id. 4 " — id. 8 "  
Étranger..... id. 2 50 — id. 5 — id. 10

Les déposataires du journal sont prévenus que la deuxième édition du N° 2 est sous presse.

## LE MONOTHÉISME

L'antiquité nous a légué un ouvrage merveilleux, l'Agriculture nabathéenne, véritable encyclopédie universelle des sciences. Astronomie, médecine, botanique, physique, agriculture, industrie, histoire naturelle, législation, littérature, toutes les branches du savoir humain figurent dans ce précieux recueil.

Il semble remonter aux temps les plus reculés, à l'époque de Nabuchodonosor, peut-être même plus haut, et nous conserve un échantillon de la civilisation chaldéenne, qui était dans les voies du génie moderne. Elle a péri sous les coups du monothéisme sémitique, fléau lugubre qui a couvert le monde occidental de quinze cents ans de ténèbres et retardé d'autant la marche de l'humanité.

Le monothéisme est le principe de l'immobilisme, c'est-à-dire de l'ignorance, de l'abrutissement et de la stérilité. Funeste domination! Où n'en serait pas aujourd'hui l'esprit humain si, poursuivant sa route dans la ligne tracée par l'Agriculture nabathéenne, il avait étudié et résolu par un travail continu de deux mille ans tous les problèmes qui se posent en Europe depuis trois siècles à peine?

Combien il avait le pressentiment ou plutôt l'intuition de la vérité, l'auteur du fameux livre: *De tribus impostoribus* (1), ce livre, l'horreur du moyen âge, qui n'eût jamais contre lui ni assez d'imprécations ni assez de bâchers!

Le monothéisme, voilà le grand obstacle! Il faut que l'humanité lui passe sur le corps, pour avoir la route libre devant elle. Ce n'est pas que le polythéisme puisse renaitre de ses cendres, au gré des vœux de quelques aimables et doux esprits. Leur rêve est un anachronisme et une bizarrerie. Mais, en vérité, la bizarrerie ne trouve que trop sa justification dans le désastre de l'ancien monde. Spectacle navrant que cette grande civilisation dévorée par le monstre Sémitique.

Aussi les hommes sinistres essaient-ils de fulminer le mot: *Paganisme!* de cette voix stridente qui prononçait jadis les sentences de mort. Ils s'imaginent sans doute qu'on va courber la tête sous ce vieux nom flétri qui était à lui seul un arrêt de proscription. Combien ils se trompent! L'aversion qu'ils inspirent ressusciterait les morts, si les morts étaient nécessaires pour les combattre. Tout ce qu'ils maudissent sera béni, tout ce qu'ils bénissent sera maudit.

Mais le polythéisme peut dormir en paix dans son sépulcre. La science suffira seule pour le venger. Elle n'a ni le pouvoir ni la volonté de lui rendre la vie. Seulement elle lui rend justice. Il n'était point meurtrier. Il mêlait ses fables aux développements de l'intelligence humaine, qui peu à peu se fût dégagée de cette superfluité. Tolérant et facile, il permettait le progrès, et après avoir bercé l'enfance des peuples, il eût disparu sans résistance devant leur virilité.

Déjà même, au siècle brillant de Rome, il commençait à céder la place et s'éteignait peu à peu devant le flambeau de la philosophie, lorsque l'invasion du Christianisme sorti, comme la petite vérole, des déserts arabes, est venue replonger le

monde pour quinze cents ans dans le chaos et les ténèbres.

Les poids et mesures, le calcul des temps, l'astronomie, sont d'origine Babylonnienne. Il y avait là une splendide aurore de civilisation qui a sombré, elle aussi, dans la nuit du monothéisme. Les hurlements perpétuels de la Bible contre Babylone, la grande prostituée, cette rage inextinguible qui s'exhale en outrages et en imprécations, c'est la haine de l'ignorance et du fanatisme contre les lumières et la tolérance. La même haine qui crache aujourd'hui à la face de Paris cette même malédiction: *La grande prostituée*, éternelle injure vomie par la jalousie et la stupidité du barbare contre la suprématie intellectuelle des métropoles.

C'est ainsi que la sanglante littérature des détresseurs du désert a voué à l'opprobre des siècles les villes florissantes, englouties par un cataclysme aux bords de la mer morte. Quel est leur crime? la catastrophe où elles ont péri. Les adorateurs du Dieu des vengeances voient un châiment dans l'infortune. Sur les décombres de cette société, détruite par la prétendue colère de leur divinité farouche, ils ont planté le pilori de la calomnie, et nous, aveugles héritiers d'une haine de sauvages, nous répétons leurs invectives et leurs anathèmes devant des tombes qui auraient tous les droits à notre pitié.

Faut-il donc croire au puritanisme de gens qui couchaient avec leurs filles et leurs chèvres? Étranges champions des bonnes mœurs! non! leur acharnement contre les malheureuses cités de la Pentapole, vient d'une cause un peu moins respectable. S'ils les ont diffamées mortes, après les avoir détrossées vivantes, c'est qu'elles étaient les arts, les sciences, le travail, tandis qu'ils étaient, eux, la barbarie, le brigandage, la paresse. Est-ce bien à nous de psalmodier, les mains jointes, les chants exterminateurs de ces anthropophages? Si, par malheur, ils étaient intelligibles, que serait une pareille éducation?

Sodome et Gomorrhe semblent des noms à jamais maudits. Un jour cependant la malédiction passera de ces villes innocentes aux forbans de Jéhovah, leurs calomnieurs. Il y a un livre déplacé, un livre de trop dans le monde moderne, c'est la Bible.

SUZANEL.

## ANACHARSIS CLOOTS. PAR M. GEORGES AVENEL.

L'histoire, la grande histoire renait! Devant elle, la calomnie se dévoile. La puissante vierge de la Révolution sort du sang et de la boue, sans tache à sa robe blanche, sans une morsure à sa poitrine.

Anacharsis Cloots, l'un des grands calomniés, reçoit aujourd'hui, par la plume de M. Georges Avenel, le salut fraternel de la génération présente. Le martyr Cloots n'aura jamais place au calendrier de Grégoire. Mais sa vie est un meilleur exemple que la vie des saints. La raconter, c'est former des héros et des penseurs. M. Avenel, vous avez bien mérité des défenseurs de l'idée. Sympathie pour le héros, sympathie pour l'auteur.

Jean-Baptiste du Val-de-Grâce, baron prussien, millionnaire, né dans la vallée de Clèves, élevé à Paris, beau, brave et aimable, résolu de se faire homme, et la Révolution n'avait pas marché trois pas qu'elle le trouva citoyen français, déhaptisé, clubiste, puis conventionnel, enfin sans-culotte. «Écrasez l'infâme!» cria-t-il avec son premier maître, Voltaire. «Écrasez l'infâme!» répéta-t-il sous la guillotine spiritualiste de Robespierre.

Les études de M. Avenel en sont une preuve certaine. Cloots sentit, dès la première heure, où étaient les ennemis, où seraient un jour les bourreaux de la Révolution. Dans Fauchet, dans Brissot, dans Robespierre, il poursuivit le spectre noir. Chaque fois que le spiritualisme sifflait une malédiction ou une prière, mille générations de suppliciés passaient saignant devant ses yeux baignés de larmes. Il pleurait, le candide Anacharsis; il avait la fièvre, le patriote. Mais le sans-culotte rugissait contre ces éternels inquisiteurs qui avaient pris à tâche d'émasculer sa chère humanité dont il était l'orateur.

Cloots, cœur sensible, âme franche et droite, est une des plus émouvantes personnalités révolutionnaires. Ses cris de désespoir, comme ses cris de triomphe, enseignent toujours la vraie route de l'idée. Alarme! victoire! Ceux qui veulent le suivre savent désormais ce qu'il faut aimer, ce qu'il faut haïr. En face de la justice populaire, il enfle sa voix pour proclamer la Révolution cosmopolite, l'union des peuples initiés par la France au culte de la Raison.

Son cœur déborde de joie, le jour de la fête de la fédération à la vue des bonnets rouges et des habits de laine. Il fraternise, lui, avec les braves qui ne jurent pas que des lèvres. Quelle colère, s'il eût pu soupçonner que devant l'autel même de la patrie, Escobar, dérobé dans les restrictions mentales, conspirait contre son propre serment!

Voici la réaction! Monsieur-Madame Roland fait le jeu de Brissot; il jette l'insulte au Paris chef-lieu du monde. En avant! en avant! et au tocsin de l'extérieur que sonne Anacharsis, répond le tocsin de l'intérieur sonné par Marat: «Aux Prussiens des coups de canon! Aux aristocrates la terreur! Aux rois la guerre des peuples! Détronons la tyrannie au ciel et sur la terre. Il faut que l'humanité se fasse.»

Mais Tartuffe-Robespierre a pris l'Être suprême pour piédestal de sa dictature: il fait appel aux superstitions du passé. La nation était tête droite, l'œil aux nues. On lui coupe les cheveux comme à Samson; on la mutile comme Abeillard. «Mais nous sommes Athées», dit l'orateur du genre humain. — «Nous sommes Druides, nous», riposent les nouveaux pontifes. Et Cloots, Hébert, Chaumette sont immolés à Teutatès. L'humanité est recouchée dans son linceul, empaquetée de bandelettes sacrées, comme une momie d'Égypte. La France est-elle morte? Non, elle renaitra...

L'histoire d'Anacharsis, par M. Georges Avenel, est un excellent ouvrage. Les trois derniers livres, intitulés: *la Propagande armée*, — *le Conventionnel*, — *la Sans-Culotterie*, sont de beaucoup les meilleurs. On sent qu'ils sont écrits du cœur, et que l'éloquence de M. Avenel est celle d'un patriote, non celle d'un artiste en parlage. Encore quelques historiens comme lui, et la révision de notre grande époque est un fait accompli.

LOUSSON.

## NE LES SÉPARONS PAS

Il y a de ces choses que l'on ne saurait calomnier. On calomnie le catholicisme, et c'est dommage. A sa morale toute chrétienne on oppose ce que l'on appelle la morale de l'Évangile! Singulière tactique des écrivains de notre temps, qui, pour combattre un système qu'ils connaissent un peu, en propagent un autre qu'ils ne connaissent pas du tout!

Un Torquemada se vante-t-il d'avoir, en une seule année, fait brûler plus de deux mille per-

(1) *De tribus impostoribus*, des trois imposteurs: Moïse, Jésus-Christ et Mahomet, ouvrage attribué à l'empereur Frédéric II, de dramatique mémoire.

sonnes? (4) On dit que cet inquisiteur n'était pas chrétien... (2) On dit que ce pape était...

même réponse, dictée par une jalousie dépitée... Le 22 janvier 1358, le tocsin, véritable héraut populaire...

daces de la Renaissance, une taille vigoureuse destinée à grimper à l'arbre chrétien...

On accuse Rome et les papes. Calomnie, calomnie que tout cela! Le catholicisme est, à proprement parler, l'expression la plus logique et la plus pure de la morale évangélique.

Le 22 janvier 1358, le tocsin, véritable héraut populaire, sonna joyeusement à Notre-Dame les Mœurs en armes se réunissent à Saint-Eloi; les chefs délibèrent. Après quelques instants, Etienne Marcel paraît, terrible comme la justice dont il est l'incarnation...

Partout des supplices, des délateurs et des bourreaux. Cal, marqué au front du sceau fatal, il erre poursuivi par les furies religieuses, de géole en géole, de tribunal en tribunal...

- « L'esclave qui a connu la volonté de son maître et ne l'a point exécutée, sera rudement châtié; celui qui aura désobéi sans le savoir, sera châtié aussi, mais un peu moins (4). »
- « N'allez pas vous imaginer que je sois venu apporter la paix sur la terre; ce n'est pas la paix que je suis venu apporter, c'est la guerre (5). »
- « Je suis venu incendier le monde et mon plus vif désir est de le voir réduit en cendres (6). »
- « Désormais, dans une famille de cinq personnes, trois seront en guerre contre deux, deux seront en guerre contre trois (7). »
- « Le père sera en guerre contre le fils, le fils contre le père, la mère contre la fille, la fille contre la mère; la belle-mère contre la belle-fille, et la belle-fille contre la belle-mère (8). »
- « Quiconque vient à moi et ne hait pas son père, sa mère, sa femme, ses enfants, ses frères, ses sœurs, et même sa propre vie, est indigne de me suivre (9). »

Le tribun s'adresse au Dauphin, sa voix brève et saccadée par la colère déguise mal la menace: il demande raison des crimes qui se commettent sous le couvert de l'autorité royale. Il fait passer sous ses yeux le cadavre sanglant et mutilé de ce pauvre peuple que rien ne rebute et qui, dans sa naïve bonhomie, s'adresse encore, avec confiance, à cette royauté égoïste et sourde...

Car s'agit-il d'écraser l'infamé, les deux filles du Christ, fidèles à la haine héréditaire contre l'idée, ne font pas même trêve à leurs débats fratricides. Ces hyènes qui, poil hérissé, gueule écumeuse, roulent en hurlant dans l'arène, se retournent furieuses contre l'impie qui ose les rappeler à l'humanité...

Voilà ce qui reste; nous en passons et des plus vigoureux. La religion romaine n'est-elle pas justifiée? Catholicisme et christianisme ne font qu'un. Ne les séparons pas.

La foule se retira satisfaite; elle se croyait à tout jamais victorieuse. Le peuple élève trop facilement ses maîtres à son niveau et leur prête trop complaisamment les vertus plébéiennes. En cette occasion, comme toujours, il fut dupe de sa bonne foi. Marcel, lui, fut vite détrompé — à peine au Conseil royal, avec ce coup d'œil d'aigle qui ne le trompa jamais, il démêla facilement chez le Dauphin un désir insatiable de vengeance joint à une haine insondable pour le peuple...

Deux victimes, glorieuses entre toutes, dominent ce double martyrologe. Deux sages, du haut des bûchers comme d'un piédestal, s'embrassent en face de l'histoire et lancent leur protestation éternelle contre les bourreaux. L'un, savant intrépide, auquel par une vision sublime se manifeste le mystère de la circulation du sang, et qui, en face de cet admirable microcosme humain, éperdu dans l'hymne d'Eurêka, excommunié, au nom de la science, les trinités fantastiques de Bouddha et de Calvin...

Etienne Marcel n'est point de la « catégorie des illuminés, des mystiques, des sophistes, des menteurs et des lâches » dont parle Proudhon (10). Il n'est pas homme à reculer à la vue des premières lueurs philosophiques. Habile à concevoir, audacieux à exécuter, sa foi en la cause populaire est sans bornes; sa figure mâle et régulière, son front inondé de lumière annoncent une vaste intelligence; une puissante énergie. Il est de la grande famille. Aussi, le peuple, de prime abord, reconnaît en lui son tribun. Prévôt des marchands, ses idées révolutionnaires le font déléguer aux États-généraux en 1355. Là, d'un coup d'œil, il embrasse tous les abus. La cause populaire semble désespérée. Paris, cerné par les anglais, est en proie à la plus hideuse famine. De la ville, chaque jour on apprendait l'incendie qui dévore les campagnes, tandis que le dauphin égoïste pense le mot qu'il prononcera plus tard: « Toutes ces fumées ne me chasseront pas de mon héritage. »

F. J. VIETTE. SERVET ET GIORDANO BRUNO

Frères par leur vie et leur fin tragique, frères en science, en gloire et en martyre, Servet et Bruno sont une des stations où la pensée humaine aime à se reposer dans sa rude marche à travers l'histoire, et murmure d'une voix entrecoupée, en face d'une tache de sang ou d'un espace noirci: « J'existais, car à cette place on a assassiné un des miens. »

Livré à ses ennemis naturels, roi, noblesse et clergé, taillable et corvéable à merci, pillé par les Anglais, rançonné par les aventuriers du régent, torturé par les abbés, ruiné par la dlme (car Dieu se met aussi de la partie), sans cesse exposé au vol, au viol, à l'incendie, qui te défendra, pauvre Jacques Bonhomme? qui parlera pour toi, peuple martyr?

Loin d'être l'aube du monde moderne, comme le répète la foule sur la foi de ses maîtres, la Réforme faillit en être la nuit, une nuit froide et glacée comme les murs dénudés de ses temples, une nuit d'hiver éclairée par des bûchers. Dans la pensée de son fondateur, elle fut une digue opposée aux au-

Car le livre n'avait pas plutôt paru que Calvin en dénonçait l'auteur à l'Inquisition catholique. Servet arrêté, nulle preuve ne s'élevant contre lui, Calvin fit obligeamment passer au Saint-Office les lettres confidentielles de sa victime, et ce funeste hommage: le livre dédié à Calvin et annoté de la main même de l'imprudent espagnol. En dépit cependant de toutes ces précautions, l'Inquisition trompa l'espoir du tyran de Genève. Gardé avec négligence, Servet s'échappe et court aveuglément se jeter dans les griffes du pape Génois, plus acérées que celles de l'archevêque de Vienne.

(1) L'Art de vérifier les dates, article Ferdinand le Catholique. (2) Goubau, Lettres de saint Pie V, lettre XI. (3) Ouvrez au hasard la Collection des Conciles. (4) Evangile selon saint Luc, chapitre III, versets 47, 48. (5) Saint Matthieu X, 34. (6) Saint Luc XII, 49. (7) Saint Luc XII, 52. (8) Saint Luc XII, 53. (9) Saint Luc XIV, 26. (10) Ordre dans l'humanité.

(4) Moments les historiens, entre autres Victor Duruy, admirent fort cette page cynique.

Calvin va donner une leçon au catholicisme: « Servet m'offre de venir à Genève si cela me con-

« vient, avait-il écrit avec un ricanement sinistre ; mais je ne veux pas y engager ma parole ; car s'il vient ici, je ne souffrirai pas, pour peu que mon autorité prévaille, qu'il en sorte vivant. »

« Était-ce donc ce même Calvin, l'apôtre de la tolérance, qui dédiait à François I<sup>er</sup> les pages émues de ses institutions chrétiennes ? Si le novateur protestant réclame la liberté de conscience pour ses coréligionnaires, hors des bornes fixées à l'esprit humain par son hautain dogmatisme, il ne voit que licence, scélératesse, impiétés dignes de la hantise et de la damnation. Il apporte de plus dans la poursuite de son ennemi théologique une sorte de zèle personnel, dont l'âcre passion éclaire d'une lueur encore plus atroce que celle du bûcher, les malheurs de Servet. Partout, dans les phases du procès, se rencontre la main ou les instruments de Calvin. C'est sur sa demande que Servet est arrêté le 13 août 1553, et, comme d'après les lois de Genève, l'accusateur encourait la peine du talion dans le cas d'imputation fautive, Calvin poussa en avant son secrétaire Nicolas de Lafontaine. Il déployait en même temps une activité extraordinaire, rédigeant les réquisitoires et les témoignages, produisant les pièces, un manuscrit même que Servet lui avait confié depuis six ans, prêchant le peuple, exhortant les magistrats, soufflant la fureur et la foi. Et comme l'affaire ne marchait pas au gré de ses désirs, il se fit autoriser par le Conseil à assister aux interrogatoires de Servet, « afin de mieux lui démontrer ses erreurs, » mais en réalité pour ne pas perdre un moment de vue sa proie, pour rire de ses efforts et de ses angoisses, envelopper la victime dans les replis de ses subtilités haineuses, l'écraser sous les arguments du fanatisme et de la violence. « Vu qu'il sait si bien mentir, » répondait-il aux demandes de l'accusé ; n'y a-t-il pas raison à ce qu'il réclame au procureur. » Cette âme féroce dut plus d'une fois tressaillir de joie aux lettres navrantes du prisonnier : « Les poux me mangent tout vif, écrit-il en septembre ; mes chausses sont déchirées, et n'ay de quoi chanter... Je vois bien que l'on veut me faire pourrir en geôle. » Et en terminant : « Je vous demande Justice, messeigneurs. Justice ! justice ! justice ! »

Qu'importait ce cri de détresse à des âmes cruelles, décidées à faire un coup d'éclat et à mettre en lumière le profond désaccord de la Réforme et de la raison ! Les églises Suisses consultées opinèrent pour le châtement, et le 27 octobre, à onze heures du matin, Servet, amené de la prison de l'Évêché à l'Hôtel de-Ville, entend la lecture solennelle de son arrêt de mort.

Calvin, dans les considérants, ne se portait pas seulement le vengeur de la religion réformée, mais encore de toute croyance religieuse. On reprochait même à l'impie sa faite des prisons de Vienne.

« Item, et a ledit Servet d'avantage volontairement confessé que au dessus dict lieu de Vienne, à cause d'icelui meschant et abominable livre et opinion, il fut fait prisonnier ; lesquelles prisons perfidement il rompit et eschappa. »

« Item, et n'est seulement dressé ledit Servet en sa doctrine contre la vraye religion chrestienne, mais comme arrogant innovateur d'hérésies contre la papistique et autres, si que à Vienne même il est esté brûlé en effigie, et de sesdicts livres cinq bastes brûlées... »

Genève, du moins, ne se contentera pas de brûler en effigie.

« A ces causes et aultres justes à ce Nous mouvantes, désirans de purger l'Eglise de Dieu de tel infectement et retrancher d'ycelle tel membre pourry ; ayans eu bonne participation de conseil avec nos citoyens et ayant invoqué le nom de Dieu pour faire droit jugement, seans pour tribunal au lieu de nos majeurs, ayant Dieu et ses saintes escriptures devant les yeux, disans au nom du Père, du Filz, et du Saint-Esprit, par iceste, nostre definitive sentence, laquelle donnons ycy par escript, toi Michel Servet, condamnons à debvoir estre lié et mené au lieu de Champel, et là debvoir estre à un pilotis attaché, et brûlé tout vif avec ton livre, tant escript de ta main, que imprimé, jusqu'à ce que ton corps soit réduit en cendre ; et ainsi finiras tes jours pour donner exemple aux aultres qui tel cas voudraient commettre. »

« Justice ! » avait crié Servet du fond de son cachot. Mais à la lecture de cet horrible arrêt, tout son être afflua à ses lèvres dans un seul mot ; un mot de la chair : « Pitié ! miséricordia ! miséricordia ! » Puis le calme revint et le philosophe se pré-

para dignement à la mort. Il s'y sentait voué depuis longtemps. « Je sais, écrivait-il à Poupin, comme une chose certaine, que je suis destiné à mourir pour confesser la vérité ; mais mon âme ne perd pas courage ! »

Il lui en fallut, en vérité, pour aller jusqu'au bout de sa Passion, car la haine inventive de Calvin n'épargna à son ennemi ni un raffinement, ni une torture, lui fit boire goutte à goutte et jusqu'à la lie la coupe de l'angoisse.

Le pieu auquel le martyr fut enchaîné, était de bois vert, et les fagots amoncelés sous lui, portaient encore des feuilles. On lui mit sur la tête une couronne de chaume imprégnée de soufre, pour simuler l'aurole infernal, et son livre fut attaché à sa cuisse. Pendant une heure, une longue heure, Servet fut rôti lentement, à petit feu. Du sein d'une fumée épaisse, on entendait une voix déchirante : « Eh quoi, ne pourrai-je donc pas mourir ? Les 200 couronnes prises sur moi et ma chaîne d'or ne suffisaient-elles pas pour acheter le bois nécessaire ? — « Croyez, répondait Farel, en tendant le crucifix, croyez à Jésus-Christ, fils éternel de Dieu. »

Le peuple, moins impitoyable que son prophète, ne put supporter jusqu'au bout cet épouvantable spectacle ; il courut de toutes parts chercher un bois moins canonique, et rendit au martyr le service d'abrèger ses souffrances.

« Qui est-ce qui dira, s'écrie l'implacable Calvin en rapportant de la façon la plus odieuse les derniers moments de Servet, qui est-ce qui dira que ce soit une mort de martyr ? »

G. TRIDON.

## AU VILLAGE.

(Suite et fin.)

Je restai bien longtemps dans l'enclos, m'asseyant à toutes nos stations préférées, me remémorant tous nos petits discours d'enfants, enfin recordant cette vie mystérieuse de deux jeunes âmes ignorant toutes choses, hormis celles apprises en se mirant l'une dans l'autre.

Au moment où, l'esprit songeur et accablé, je franchissais la sortie du pâturage, mes yeux furent attirés, comme par une force mystérieuse, vers une rigole assez profonde creusée par les empreintes du pied des bestiaux. Je ressentis comme un choc dans la poitrine, en retrouvant dans cette ornière un objet que Pauline et moi avions bien longtemps cherché, il y avait quelques jours à peine. C'était la partie supérieure d'un os de mouton qui, après avoir été convenablement poli et troué aux endroits nécessaires, servait à ma sœur pour fixer ses aiguilles à tricoter.

— C'est bien temps, pensai-je amèrement.

Je ramassai l'instrument, je l'essayai, je le baisai avec attendrissement, puis, après l'avoir regardé avec une sorte de sentiment religieux, je le glissai jusque sur la chair de ma poitrine, en me redisant à moi-même avec un sublime entêtement :

— Ah ! bah ! — elle n'est pas morte !

J'errai quelque temps encore par les prés, puis enfin je remontai dans les champs labourés.

J'eus un instant la pensée que peut-être ma mère serait inquiétée de ma longue absence ; mais comprenant bien vite qu'elle devait être tout *entreprise* par les préoccupations de sa douleur, et que si son idée se portait sur moi, elle me croirait tout naturellement réfugié chez un de nos voisins, — je n'y songeai point davantage.

Le jour était déjà bien avancé, et, depuis la veille au soir, je n'avais rien mangé. Peut-être avais-je bien faim, mais je l'avais oublié.

Lorsque je fus remonté dans les champs cultivés, je vis Baptiste, un *quarton* (1), que je connaissais bien, occupé à herser un champ d'une terre forte et argileuse, sur laquelle les dents de la herse ne voulaient quasiment pas mordre.

Je ne savais où porter mon corps : je me mis à suivre Baptiste. Comme son attelage marchait à grands pas, j'étais obligé de toujours trotter, afin de ne pas me laisser trop distancer. Sur cette terre glissante et houleuse, mes pieds, à chaque pas, se tordaient dans mes sabots : je ne sentais rien.

En m'approchant du *quarton*, je ne lui avais point adressé une parole ; quant à lui, ce ne fut qu'au bout d'un

quart d'heure qu'il prit garde à la persistance que je mettais à le suivre.

Comme la ferme où demeurait Baptiste était située à l'autre bout du village, il ne savait encore rien de ce qui s'était passé chez nous : il avait seulement ouï un bruit de la maladie de ma sœur.

— Comment va la Pauline, petit Lazare, me demanda-t-il ?

— Ah, bah ! lui répondis-je avec un air de parti pris, qui ressemblait à une parfaite insensibilité, ah, bah ! elle n'est pas morte.

Baptiste me regarda dans les yeux avec une sorte d'étonnement douloureux. — Tu as le cœur dur, mon garçon, me dit-il.

Je ne répondis pas et je continuai de le suivre, faisant deux enjambées pour en mesurer une des siennes, heurtant à droite, glissant à gauche, aveuglé par la sueur qui me coulait du front dans les yeux, — car j'étais ruisselant, malgré le froid et les minces vêtements qui recouvraient mes petits membres, — enfin, essayant instinctivement de briser mon corps pour forcer la distraction de mes pensées.

Le *quarton* ne m'adressait plus un seul mot.

Cependant, comme l'un de ses chevaux traînait un peu sur ses traits pendant que lui était occupé à maintenir le coin de sa herse pour la faire attaquer dans un bas-fond, il me dit :

— Lazare, jette donc une raquette (1) à ces gros trainards de roux.

— Ah, bah ! elle n'est pas morte, lui répondis-je.

Pour le coup, Baptiste arrêta ses chevaux brusquement et se prit à me considérer d'un air de profonde commiseration.

— Est-ce qu'il serait devenu fou, le petit Lazare, murmura-t-il entre ses dents. — Est-ce que la maladie de sa sœur lui aurait troublé la cervelle ? Pauvre enfant ! Et moi qui l'accusais d'avoir un mauvais cœur... Hue ! eh ! la brune, fit-il à son cheval de main, — et nous nous remîmes en marche, lui hersant, moi trottant à sa suite.

Lorsque les premières étoiles parurent au firmament, Baptiste détela ses chevaux et se mit en devoir de regagner sa ferme. Quant à moi, je reprenais déjà ma course vers les prés, où je voulais passer la nuit, lorsque je fus rappelé par le *quarton* : il me parla si doucement, si amicalement que je me laissai persuader par lui de retourner chez mon père. Il me hissa donc sur l'un de ses chevaux, lui-même sauta sur l'autre et nous regagnâmes le village.

Dans le but de me déposer au pied de notre maison, Baptiste fit un détour assez long et s'arrêta enfin devant la porte de notre grange, où il me fit mettre pied à terre en me donnant un bonsoir.

Je n'eus pas le courage d'entrer dans la place où se trouvait le corps de ma sœur ; je me glissai sous la barrière qui reliait la grange avec l'écurie des vaches, et comme la porte de cette dernière n'était close que par un loquet, je l'ouvris, puis, en tâtonnant un peu dans l'obscurité, je gagnai la litière de paille sur laquelle était couché un jeune veau que Pauline aimait beaucoup ; je me jetai près de lui.

La fièvre, qui m'avait emporté tout le jour à travers les champs et les prés, la fièvre tomba peu à peu, et à mesure que le calme de la nuit me gagnait, le sentiment de la faim s'empara de moi avec une extrême violence.

Il y avait dans un coin de l'étable une petite citerne en maçonnerie à laquelle on donnait le nom d'abreuvoir : elle servait de réservoir aux aliments liquides destinés à la nourriture des vaches laitières. J'allai droit à cette citerne, je plongeai mes mains jusqu'au fond, où je rencontrai heureusement quelques restes de pommes de terre et de navets à demi écrasés. Dès que je fus maître de cette pâture, je me mis à la dévorer précipitamment ; — ayant ainsi apaisé le plus gros de ma faim, je revins me coucher sur la litière en me faisant un oreiller du flanc de notre veau et je m'endormis écrasé de fatigue en répétant :

Ah ! bah ! elle n'est pas morte !

(1) Nom que l'on donne aux ouvriers labourers qui se louent à l'année.

(1) Petit morceau de terre tassée offrant assez de cohésion pour être lancé comme une pierre.

## XII

Un brusque mouvement de mon compagnon de lit me réveilla.

Le jour pointait ; un rayon faible et tremblant glissait par la lucarne de l'étable.

Mes sens étaient encore engourdis, lorsque j'entendis Thérèse qui s'approchait de l'écurie ; — sans doute elle venait traire les vaches ; — elle causait avec une autre personne : j'entendais bien les deux voix, mais je ne pouvais distinguer les paroles.

Le loquet de la porte fut soulevé au moyen de la petite ficelle qui s'y rattachait par un bout, tandis que l'autre pendait au dehors ; Thérèse donna un coup de genou à l'huis qui s'ouvrit tout grand, et elle entra dans l'étal ; suivie d'une autre femme du village, qui venait de temps en temps acheter pour un sou de lait chez nous. Cette femme disait à la Thérèse :

— Ainsi donc, vous dites que le menuisier vient d'arriver ?

— Oui, et c'est bien heureux qu'Angélique — c'était le nom de ma mère — ne soit pas à la maison, car chaque coup de marteau lui serait tombé sur le cœur. Pauvre mère ! toute faible qu'elle était, elle a voulu se lever de bon matin, afin de pouvoir faire sa déclaration à la mairie avant le départ du maire pour les champs ; — elle reviendra par le presbytère pour commander un salut d'enterrement.

— Elle sera donc enterrée au salut ?

— Oui, — on dit ainsi que lorsque les enfants n'ont point dépassé neuf ans d'âge, il suffit de chanter un salut pour le repos de leur âme. Et puis, il faut tout dire, une messe ça coûte déjà bien cher, et les pauvres Lazare sont comme moi, il n'ont guère de ressources, surtout après tous les détours qu'ils ont eus depuis quelques années.

— Cette pauvre petite Pauline ! — reprit l'autre femme — c'était bien la créature du bon Dieu ! si douce et si accorte en même temps ! Quant à la bonté de son cœur, Thérèse, voici un trait qui vous en fera juger et dont j'ai été témoin de mes deux yeux, pas plus tard qu'à la dernière moisson.

Angélique m'avait priée de venir travailler un demi-jour avec elle, afin que nous puissions lier, avant la nuit, toutes les gerbes de la pièce de terre des basses-fosses.

Comme de coutume, les glaneurs, assis sur un coin du champ, attendaient la levée des gerbes avec impatience, afin de pouvoir glaner les épis échappés au liage.

Parmi tous ces enfants endiablés, mais se tenant à l'écart autant qu'elle le pouvait, on remarquait la petite bossue — vous savez ? La petite Sophie de la vieille Florentine, cette pauvre enfant si pâle, si chétive, si malingre qu'on n'oserait point lui donner dix ans, malgré qu'elle en ait seize, n'était-ce qu'on lit clairement, imprimées sur son visage, des souffrances aussi vieilles qu'elle-même... — Les enfants sont méchants ! voyant la Sophie résignée à courber douloureusement la tête sous le poids de leurs vilénies, ils en ont fait leur souffre-douleur ; son accident est cause que tous ces garnements l'accablent sans pitié ni trêve.

La malheureuse Sophie, que personne ne protège, n'ose jamais glaner que derrière les autres glaneurs ; aussi est-ce une bien pauvre moisson que celle qu'elle peut faire dans une journée !

Il paraît que la Pauline, dont le cœur courait à toutes les souffrances, s'était généreusement affectonnée à la petite bossue. Ce jour-là — et cela sans avoir l'air de faire du tort aux autres glaneurs en glanant avant le temps permis — la Pauline allait de çà, de là, happant adroitement un épi au passage jusqu'au moment où elle en avait fait une petite glané. Alors elle se dirigeait vers la bossue, en faisant quelques détours, afin de ne point attirer l'attention sur sa charité, et dès qu'elle était venue près de la pauvre, elle lui glissait subitement son butin sous son tablier. Quant à la Sophie elle ne disait pas un mot, mais elle semblait, tout à la fois, la remercier et l'adorer en la regardant avec ses deux grands yeux noirs pleins de larmes ; — et à ce propos, avez-vous remarqué, Thérèse, combien ils sont étranges les yeux de cette enfant ? — on dirait deux étoiles qui brillent dans du marbre.

Nous allions bientôt commencer à porter les gerbes et permettre le glanage général, lorsque je vis Pauline, non-seulement redoubler de courage pour augmenter légitimement la part de la bossue, mais encore, entraînée par

son bon petit cœur, enlever une grosse poignée d'épis à une javelle qui se trouvait à ma droite. En levant les yeux sur moi, elle s'aperçut immédiatement, à ma manière de la regarder, que j'avais surpris son larcin ; alors, tout en rougissant un brin, elle mit en souriant son doigt sur ses lèvres, comme pour me demander d'être muette auprès de sa mère.

— Pauline croit que je ne la vois pas, me dit Angélique, aussitôt que sa fille se fut éloignée pour porter sa glané à la bossue. Nous ne sommes point riches, hélas ! mais je n'ai jamais le courage d'empêcher cette enfant-là de faire ses charités ; il me semble que ce serait tuer son bon cœur.

— Cet enfant vaut son pesant d'or ! répondis-je à Angélique — tant les manières de sa fille envers la petite pauvre m'avaient tourné d'attendrissement. — Ah ! c'est un grand malheur qu'elle s'en soit allée dans un âge aussi tendre...

— Ah, bah ! — elle n'est pas morte ! m'écriai-je.

— Tiens ! firent brusquement les deux femmes.

— Qu'est-ce donc que tu fais là, petit Louis ? je ne t'ai pas vu entrer.

— Je ne suis pas entré. — Je suis là depuis hier : j'ai couché avec le veau.

— Mais tu dois être tout engourdi, malheureux enfant ! pourquoi n'es-tu pas revenu coucher dans ton lit ?

— Dans mon lit ?

— Oui.

— Ah ! je ne sais pas.

— Ce pauvre petit Lazare ! il a la tête tournée, c'est un fait certain, dit la femme en payant son sou de lait.

— J'en ai bien peur, reprit la Thérèse.

— Viens boire un peu de lait chaud, mon garçon, viens ; cela te fera du bien.

— Plus tard, — je ne dis pas. — Mais, la Thérèse, vous avez dit en entrant : « Le menuisier est arrivé. » Qu'est-ce qu'il vient donc faire ici, le menuisier ?

Les deux femmes s'entre-regardèrent avec un embarras visible. Thérèse me répondit :

— Tu es encore trop jeune pour savoir ces choses-là, petit Louis ; plus tard, mon enfant, va, tu ne les connaîtras que trop.

— Bon ; je m'en vais donc y voir moi-même. — Et je sortis de l'étable d'un pas délibéré.

En traversant la cour, j'entendis plusieurs coups de marteau retentir bruyamment, avec un son qui ressemblait, à peu près, à celui que l'on produit en frappant une futaille vide.

Je précipitai mes pas.

J'arrivai dans la première pièce de la maison. Pauline avait disparu ; le lit sur lequel elle avait été exposée était défilé. Je passai rapidement. Le bruit venait de notre chambre, j'y entrai et je vis le menuisier accroupi contre une caisse allongée.

Je vins me placer près de lui sans qu'il m'entendit.

— Qu'est-ce que vous faites donc là, lui dis-je ?

Surpris, le menuisier se retourna brusquement vers moi :

— Je fais mon travail. Et toi, mon garçon, que viens-tu donc faire ici ?

— Ce n'est pas cela que je vous demande, je veux seulement savoir ce qu'il y a dans cette caisse.

L'homme était assez embarrassé, cependant il me répondit :

— Je ne sais pas ce qu'il y a là-dedans : on m'a dit de clouer la caisse et je la cloue. Par conséquent, mon lieu, retire-toi et laisse-moi achever ma besogne.

— Eh bien, je vas vous le dire, moi, puisque vous ne le savez pas. — Cette boîte c'est un cercueil, et ce qu'il y a dedans, c'est ma sœur Pauline.

J'avais déjà vu, plusieurs fois, emporter des morts au cimetière, et je me souvenais bien d'avoir entendu prononcer le mot de cercueil en cette occasion : du reste, mon esprit exalté devinait ce qu'il n'avait pas appris.

Le menuisier continuait à clouer le couvercle de la caisse.

— Ça ne vous fait rien, lui dis-je, laissez-moi voir Pauline.

— Impossible, mon garçon. C'est défendu de toucher au corps de ceux qui sont enveloppés dans leur dernier linceul.

— Vous n'y toucherez pas, ce sera moi...

— Non ; tu as déjà l'esprit assez frappé comme cela, mon lieu, je ne te laisserai pas voir ta sœur. — Va-t'en ;

laisse-moi achever tranquillement ma besogne déjà assez triste comme cela.

— Je vous en prie, lui dis-je en joignant les mains avec un geste d'inexprimable angoisse.

— Je ne veux pas... Je ne peux pas, fit-il tout attendri.

Une inspiration soudaine me saisit.

Il y avait dans un coin de notre pailleuse un petit magot, — quatre gros sous que nous avions amassés liard par liard, Pauline et moi. Nous avions comploté de thésauriser environ pendant deux années, avec l'espérance d'atteindre le chiffre fabuleux de trente sous, destinés à acheter une casquette à notre petit frère Jules. Je fouillai la pailleuse, je pris les quatre gros sous sur la paume de la main et je vins les offrir au menuisier.

— Tenez, lui dis-je, voici notre bourse, — prenez et laissez-moi voir.

— Mais, malheureux enfant ! elle est cousue dans son drap, ta sœur.

Je ne fis qu'un bond de l'endroit où nous étions jusqu'au coin de la cheminée, où je savais que ma mère suspendait ses ciseaux.

— Tenez, voici des ciseaux, dis-je, en rentrant.

Le menuisier ne put y tenir davantage ; il insinua le bec de son marteau entre les deux planches, et, en opérant un mouvement de bascule, il fit sauter les deux ou trois clous qui retenaient le couvercle.

Je vis alors, au fond du cercueil, le petit corps de ma sœur enveloppé de son drap cousu. La vue des saillies qui apparaissent à travers l'enveloppe d'un cadavre m'ont toujours fait éprouver un invincible sentiment d'horreur.

— J'ai beau me dire : cette saillie supérieure est produite par le front, — celle-ci, plus anguleuse, par le nez, — là ce sont les deux mains croisées sur la poitrine, — sur les côtés les formes des épaules, enfin les tubérosités des genoux et à l'extrémité les pointes des orteils vivement dessinés ; — j'ai beau me dire tout cela, ma pensée, entraînée, chevauche à travers les plus lugubres tableaux : j'ai froid dans les os... j'ai peur...

.... Je m'agenouillai auprès du cercueil, je me penchai au-dessus du corps de l'enfant et je me mis en mesure de découper une portion du drap...

Mais le menuisier ne me laissai pas accomplir cette tâche ; il s'empara des ciseaux que je lui abandonnai, et, en deux secondes, le visage et la poitrine de ma sœur étaient sous mes yeux... Oui, je vis encore une fois la figure de ma petite compagne, de ma sœur adorée, de la meilleure partie de moi-même ! Elle était là, calme, douce, sereine, quoique empreinte de ce fatal cachet d'éternelle immobilité que la mort appose sur ses œuvres...

Jusqu'alors, j'avais lutté avec un entêtement insensé, sublime, contre l'envahissement de la triste réalité. — Mais en ce moment la révélation de la vérité me frappa comme un éclair.

Je sentis l'espoir se rompre en moi, comme une corde trop tendue.

Il se fit un grand déchirement dans mon cœur.

Je baisai les lèvres et le front de Pauline...

Puis, je me dressai debout, les lèvres tremblantes et le front baigné d'une sueur glacée.

— Ah!!!... Elle est morte!! m'écriai-je d'une voix étranglée.

Ce furent mes derniers mots.

Je tombai roide sur le sol.

LOUIS WATTEAU.

FIN.

## EN VENTE

Les Hébertistes, par G. Tridon. Brochure in-8°, 3 feuilles. — Chez tous les libraires. Prix : 60 c.

Cette consciencieuse étude sur la Révolution est écrite par notre collaborateur avec sa vigueur habituelle. Il en reste à peine quelques exemplaires.

E. V.

Nous annonçons à nos lecteurs l'apparition prochaine d'un livre auquel nous souhaitons de grand cœur, le succès. C'est une étude fantaisiste intitulée « Les Sui-vantes de Jésus », où la conscience des recherches est alliée à une certaine vivacité de style. Une forme heureuse, un fonds sérieux, des pages émues et entraînant, que faudrait-il donc encore pour assurer à l'auteur, M. Léon Rousseau, une sympathique réussite. — B. de P.

Le Gérant : E. VAISSIER.

Paris. — Imp. Tardif et Ad. Juvet, 9, cour des Miracles.